

La Revue de France (15 août). — Lettres inédites de Lamartine (1856).

Cahiers Léon Bloy (juillet-août). — « Louis Montchal », par M. J. Bollery. — « Prière pour les Bourgeois », par M. Alain Messiaen.

La Revue de Paris (15 août). — « Lyautey », par M. A. Maurois. — « Hindenburg », par M. le Général Niessel.

La Revue anarchiste (août-septembre). — Cosmos : « Réflexions sur Lénine ». — M. G. Styr Nhair : « Révision ou guerre ? »

Europe (15 août). — « Journal d'un homme de 40 ans », par M. Jean Guéhenno. — M. S. Pender : « Poésie et Révolution ». — « Jaurès », par M. J. Guéhenno. — De M. S. Triacel : « Une journée dans un camp de concentration hitlérien ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

T. S. F., « équipement national » et « théâtre d'Etat ».
— L'époque des vacances est, pour les critiques, le moment d'examiner non plus chaque œuvre en détail, mais les tendances générales, de dresser une sorte d'inventaire de la saison et d'en tirer les conclusions utiles. Hélas ! cette fois, il faudrait être doué d'un optimisme aveugle pour ne point s'alarmer : l'année 1934-1935 semble devoir être plus noire encore que l'année qui vient de finir et, si nous voyons aisément les menaces qui pèsent sur l'avenir prochain de la musique française, nous n'apercevons nulle part le moindre signe favorable... Dressons d'abord le bilan, actif et passif.

C'est à l'Opéra que nous devons presque tout l'actif : des œuvres nouvelles comme *La Princesse lointaine*, de M. G.-M. Witkowski, et comme *Rolande et le mauvais garçon*, de M. H. Rabaud, sont d'une qualité rare. Elles ont été montées avec un soin qui fait honneur à l'Académie Nationale de Musique. Des ballets comme *Rosalinde* et surtout *La Vie de Polichinelle* (un authentique chef-d'œuvre de chorégraphie et de mise en scène, dû à Mme Claude Sérán, à MM. Nabokoff et Serge Lifar), se sont révélés très supérieurs aux créations des Ballets russes données pendant la même saison. Les spectacles de Mme Ida Rubinstein, sur cette même scène de l'Opéra, nous ont valu trois ouvrages nouveaux, dignes, à

des titres divers, d'admiration: *Perséphone*, de MM. André Gide et Igor Strawinsky; *Diane de Poitiers*, de Mme de Gramont et de M. Jacques Ibert; *Sémiramis*, de MM. Paul Valéry et Arthur Honegger. Enfin, des reprises comme celle de *Don Juan* — en tous points digne d'éloges — des représentations comme celles des *Maîtres Chanteurs* et de *Tristan*, avec M. Furtwaengler et les artistes de Bayreuth, ont été extrêmement brillantes.

A l'Opéra-Comique, au contraire, si les reprises d'*Angélique* de M. Jacques Ibert, de *Reflets*, ballet de M. Florent Schmitt, sont tout à fait louables, si, à la rigueur, la reprise du *Juif Polonais* de Camille Erlanger est justifiée, comment excuser des créations comme celle de *Tout-Ank-Amon*? Pourquoi avoir monté une cantate de Prix de Rome comme *Idylle funambulesque*, un oratorio comme *Marie l'Egyptienne*, alors que tant d'ouvrages intéressants et nouveaux attendent indéfiniment un tour qui ne vient jamais? Mais il serait inutilement cruel d'insister: l'Opéra-Comique est dans une situation si dangereuse qu'un miracle seul l'en peut sortir. Et nous ne sommes plus au temps de Joad...

La musique symphonique ne semble pas en meilleure posture que le théâtre lyrique. La disparition de Walther Straram laisse un grand vide, et ce ne sont point les quelques concerts donnés par l'orchestre que son chef éminent avait su grouper qui atténuent nos regrets. Les programmes, en effet, ont été tout remplis d'œuvres archiconnues et, n'était le prestige des chefs appelés à prendre la baguette, on ne voit point ce que ces manifestations pouvaient offrir d'intéressant.

Une même menace continue de peser sur les associations: elle vient de leur nombre même, de cette concurrence néfaste qu'elles se font en donnant leurs concerts les mêmes jours, aux mêmes heures. Il y a trop de concerts et cet excès nuit à la musique et continuera de lui nuire très dangereusement tant que le nombre des auditeurs n'aura point augmenté dans la même mesure. Cela semble un paradoxe, mais c'est pourtant une réalité: l'offre passe de beaucoup la demande. Or, comme à cause de cela les recettes sont, partout, insuffisantes, on tend de plus en plus à négliger la qualité, à répéter trop

peu, à ressasser les mêmes ouvrages sus — ou prétendus tels. Finalement on décourage le public au lieu de l'attirer.

Les grands espoirs que l'on avait fondés sur la radio — sur les produits de la taxe votée l'an dernier — ont-ils été réalisés? Il faut bien avouer que non. Là encore, au point de vue artistique, le passif l'emporte de beaucoup sur l'actif. Si la création de l'Orchestre National est louable, si les concerts qu'il donne sous la direction éclairée de D.-E. Inghelbrecht sont dignes des plus grands éloges, que de choses restent à faire dans ce domaine! Améliorer les programmes, entreprendre et poursuivre avec méthode et ténacité l'éducation du public, et puis comprendre enfin que limiter à la seule radiodiffusion la tâche à remplir, c'est faire preuve d'une impardonnable étroitesse. Tout se tient en cette matière, et on l'a dit déjà bien des fois, c'est toute la musique qui est en cause. La radio doit être au service de la musique et non la musique au service de la radio. Quand on voit — et, hélas! quand on entend — ce que l'on sert quotidiennement aux auditeurs français, vraiment on se demande parfois si l'on a pris à tâche de les abêtir. A côté de concerts comme ceux de l'Orchestre National, comme ceux du poste Radio-Colonial, à côté de retransmissions comme celles de l'Opéra, que d'ineptes rengaines! Dire qu'il existe tant et tant d'œuvres gaies et spirituelles, légères et comiques, qui pourraient alimenter les programmes pendant des mois (car il n'est pas question, bien entendu, de ne donner jamais que des ouvrages dits sérieux), et dire que nous sommes voués si souvent à la bêtise, quand ce n'est à l'ordure!... Et le malheur est qu'on n'échappe point à la contagion: il suffit, où que l'on soit, d'ouvrir ses fenêtres pour la subir. Par les chaudes journées d'été, c'est un fléau: dix postes braillent à la fois dans le voisinage, que l'on habite la ville ou la campagne. Il y a là quelque chose d'exaspérant, et qui, déjà, provoque une réaction très vive. Je signale à ce propos les articles de M. Fernand Vandérem dans le *Figaro*. Est-il impossible aux amateurs de T. S. F. de n'oublier point que les malades — ou même les travailleurs intellectuels, et, tout simplement encore, les amis du silence — ont droit au repos? Il faut à tout prix et au plus vite faire l'éducation des « usagers », régler

la radio, établir des sanctions, s'il est impossible de faire comprendre aux « sansfilistes » que le volume excessif du son nuit d'abord à la qualité de l'audition et qu'ils sont eux-mêmes les premières victimes de leur intempérance sonore. S'il est impossible de leur enseigner que le premier devoir de celui qui écoute à onze heures du soir un concert à grand orchestre — ou plus encore un solo d'accordéon — est de tenir sa fenêtre fermée, que la police intervienne. Il y a tout à craindre des moutons enragés...

Mais revenons au fond même de la question. L'argent nécessaire à la musique française pourrait être pris à deux sources. D'une part, la taxe sur les appareils récepteurs de radio, selon l'exemple des autres pays où la taxe a été appliquée avant de l'être ici et où l'on a admis d'emblée ce que l'on s'obstine à ne pas comprendre ici; d'autre part, les fonds votés pour l'équipement national. M. Jacques Ibert concluait ainsi une récente interview donnée à M. Pierre Michaut, qui l'a publiée dans *l'Opinion* du 1^{er} août:

Souhaitons qu'on veuille bien songer que l'équipement national ne se borne pas aux routes, passages à niveau et palais d'expositions et que les seuls chômeurs dont il importe de se soucier soient les chômeurs manuels... Il faut aussi penser à la sauvegarde du trésor spirituel de la France, qui ne doit pas être seulement un lieu commun de discours de distributions de prix, et à la grande gêne de nos artistes, qui les décourage de leur mission et les éloigne de leur tâche..

Il est évident que la question de l'Opéra-Comique, par exemple, ne sera pas résolue par des demi-mesures: la salle devrait être fermée, démolie, ou louée à qui voudrait y installer un cinéma, une banque ou un bazar, car elle est impropre aux spectacles qu'on y donne, à cause de sa fosse d'orchestre, de sa scène et de ses dégagements insuffisants. Et puis, le public s'en est détourné et n'y reviendra sans doute point de si tôt. Là encore, je laisse la parole à M. Jacques Ibert:

D'abord les snobs ne vont plus rue Favart: le fait est acquis. Pourtant, leur concours est important; ce sont eux, le plus souvent, qui enlèvent le départ d'une œuvre. Si donc un jeune auteur donne une œuvre à l'Opéra-Comique et que les snobs n'y aillent pas

parce que c'est l'Opéra-Comique, il sera réduit à la seule audience du public habituel de ce théâtre. Or, on n'y voit plus non plus les jeunes gens, étudiants et élèves des grandes écoles qui, jadis, en étaient les grands habitués, ce public jeune et passionné, faisant des queues durant des heures entières. Ils sont accaparés par le sport, par le cinéma. Qu'on songe seulement à l'abondance et à la précision des notions qu'un jeune homme possède à présent sur la biographie et le travail d'une Garbo, d'un Maurice Chevalier, et qu'on pense à l'ignorance où il est quant à une Mme Lubin — illustre et magnifique cantatrice — ou une Mlle Germaine Hoerner, dont la voix est un prodige merveilleux... Henri Garat ou Meg Lemonnier sont autrement familiers à la jeunesse, non pas seulement populaire, mais même studieuse. Il reste donc le public proprement dit; mais il est sans grand discernement: l'éducation qu'il a reçue ne lui a pas formé le goût. Si donc les snobs et les jeunes gens lâchent le jeune compositeur et si le public trop mou ne le soutient pas, son œuvre tombera dans l'indifférence...

Le remède? Que l'on fasse en France ce que l'on fait partout ailleurs; qu'à côté de l'Opéra, beaucoup plus largement doté qu'il ne l'est, et ne vivant plus seulement du mécénat de son directeur, soit créé un théâtre lyrique populaire. Car le vieux répertoire est, à l'heure présente, usé, et un répertoire nouveau, propre à remplacer les ouvrages démodés, ne peut se constituer sans ce secours indispensable, puisqu'il importe non seulement de créer les œuvres, mais encore de refaire l'éducation d'un public abêti par ce que l'on appelle le sport (et qui n'a rien à voir avec le véritable sport), le cinéma et certaine forme de théâtre flattant les goûts les plus bas.

Il suffirait pourtant de vouloir...

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

Marie-Louise Berger : *Mes Espagnes*, Hachette. — Maurice Dumoln : *Le Château de Bussy-Rabutin*, Laurens.

Le volume de Mme Marie-Louise Berger nous transporte au delà des Pyrénées, dans les diverses régions de la péninsule espagnole. Son titre, d'ailleurs, **Mes Espagnes, Aragon, Castille, Andalousie**, évoque par cette seule énumération les parties historiquement les plus intéressantes du pays. C'est